

## I

Le verre à la main, le professeur Bénac, ajustant d'un geste machinal ses lunettes d'écaille, se leva, et, d'une voix empreinte d'émotion, déclara :

— Je suis heureux, mes amis, de fêter avec vous aujourd'hui mon cinquante-sixième anniversaire. Croyez bien qu'après les honneurs que mes collègues de l'Institut m'ont prodigués, c'est encore cette réunion intime qui me touche le plus. Moi, le savant si critiqué, ajouta-t-il en souriant, j'ai trouvé enfin le résultat poursuivi avec acharnement pendant toute ma vie, et je puis vous affirmer, mes chers amis, que je vais être le premier humain qui aura réalisé le rêve qui, de tout temps, a hanté le cerveau des hommes.

» Si j'ai réussi dans mon entreprise, c'est bien grâce à vous ; à vous surtout, M. Jeff Dickson, qui, grâce à la générosité de votre journal, avez pu mettre à ma disposition la somme qui m'était nécessaire, après que j'eus employé toute ma fortune. À toi aussi, mon cher filleul, le déjà célèbre ingénieur Richard

Beaumont, bien que tu n'aies que vingt-huit ans, toi qui m'as aidé dans l'aménagement intérieur de cet admirable appareil, toi qui m'as secondé sans trêve, et qui, sans souci des fatigues, as veillé avec moi pour chercher la solution de ce problème que nous avons cru bien souvent insoluble.

» À vous, don Alfonso, qui m'avez procuré tous les matériaux nécessaires.

» À vous enfin, miss Mabel Peterson, qui, depuis cinq ans, venez vous familiariser avec notre langue, et qui, après avoir surpris notre secret, avez été assez honnête pour ne point le divulguer.

» Je lève mon verre avec vous à la réussite de ce que j'ose appeler la plus grande découverte du siècle.

Le professeur Bénac avait, ce jour-là, réuni dans sa petite maison de campagne de Juvisy quelques amis, et il faut croire que l'événement qu'il fêtait avec autant de chaleur avait pour lui une importance primordiale, car sa voix tremblait, et ses yeux, perdus dans le vague, semblaient chercher ce que les ignorants appellent une chimère, mais que les savants tel que Bénac appellent une possibilité.

Bénac ! Qui ne connaissait le professeur Bénac ! Le monde entier le considérait comme le physicien et le chimiste le plus averti du siècle.

Ses méthodes hardies avaient même bouleversé certaines « vieilles barbes », comme disait irrévérencieusement l'ingénieur Richard Beaumont. N'avait-il

pas osé, dix ans auparavant, assurer, lors du congrès de Stockholm, que la pesanteur pouvait être vaincue ? N'eût été le respect de ses confrères, Bénac, ce jour-là, aurait été la risée du monde savant, et personne n'oublia la conclusion de son discours, lorsque la voix enflammée, les gestes brusques, les yeux illuminés, il avait lancé :

— Et s'il le faut, messieurs, je prouverai que l'homme, depuis son origine, croit être attaché à la Terre, mais qu'il peut s'en évader.

Les humoristes de tous les pays s'étaient évidemment empressés de ridiculiser le professeur Bénac. Les uns le représentaient avec des ailes, tel Icare, partant à la conquête du Soleil. Les autres, plus romantiques, le voyaient chevauchant un Pégase fougueux.

Mais lui, le professeur Bénac, membre de l'Institut, docteur *honoris causa* de l'université d'Oxford, directeur adjoint de l'Observatoire de Paris, président de la Société géographique internationale, chargé de chaire au Collège de France, lui, le professeur Bénac, haussait les épaules avec un air de commisération.

Depuis dix ans, il avait travaillé avec acharnement à la réalisation de son projet, et il était enfin parvenu à réaliser son rêve, rêve plus merveilleux que celui d'Icare, puisque celui-ci ne faisait qu'imiter les oiseaux, alors que Bénac, lui, s'affranchissant des lois

de la pesanteur qui régissent même les oiseaux, allait enfin tenter la grande aventure.

Oui, son projet était de quitter la Terre pour aller visiter les planètes constituant notre Système Solaire. Il fallait pour cela que le secret fût bien gardé. Heureusement, son filleul, Richard Beaumont, qu'il avait élevé après la mort de ses parents, avait été pour lui un collaborateur sûr et précieux. Mais la fortune personnelle du professeur fut vite engloutie dans les diverses expériences qu'il fut obligé de tenter.

Le hasard joua pour lui et le mit un jour en présence, dans une réunion officielle, de Jeff Dickson, le célèbre reporter américain du *New Sun*, le plus grand quotidien des États-Unis. Jeff Dickson, qui était un parfait journaliste, flaira tout de suite un reportage sensationnel, après quelques petites confidences du professeur qui était désespéré de ne plus pouvoir continuer ses expériences, faute de moyens financiers.

Après un voyage en Amérique, il alla trouver le professeur chez lui, et, sans préambule, en vrai Américain qu'il était, lui dit :

— Mon journal est disposé à vous avancer les fonds nécessaires à la réalisation de vos projets. Nous nous engageons à respecter votre secret jusqu'au jour du départ. Nous ne mettrons qu'une seule condition à cela : je dois faire partie de l'équipage, ce qui me

permettra de relater les péripéties du voyage ; mon journal, le premier, les publiera. Si ces conditions vous plaisent, signons et *all right*.

Le professeur Bénac n'hésita pas un instant à conclure le marché qui lui était proposé. Mais il était nécessaire de garder le secret, et pour cela de ne pas commander les matériaux indispensables à Paris même.

Jeff Dickson se chargea de trouver un intermédiaire, pas très sympathique il est vrai, mais extrêmement habile. Il découvrit don Alfonso qui se donna pour Brésilien. Mais pour ce personnage aux allures bizarres et homme d'affaires par excellence, une seule chose comptait : le profit. C'était un homme de quarante ans, de carrure athlétique, beau causeur, excellent danseur, et qui pouvait passer pour un homme du monde.

Quant à miss Mabel, curieuse comme le sont toutes les femmes, elle avait su percer le mystère qui entourait les travaux du professeur Bénac lors d'un de ses derniers séjours en France. Mais comme le professeur la recevait depuis déjà cinq années avec bienveillance, elle avait elle aussi promis le secret jusqu'au jour du départ.

Et ce départ était proche, départ pour des mondes lointains et inconnus.

— Me permettez-vous une question, professeur ? demanda-t-elle.

— Certainement.

— Quand avez-vous l'intention de quitter la Terre, et avec qui comptez-vous partir ?

— Mes enfants, demain je vais annoncer officiellement au monde savant que j'ai enfin terminé la construction de l'appareil interplanétaire me permettant de voyager à ma guise dans l'Univers. Dès que nous aurons embarqué les provisions de bord, ce qui, je crois, peut être effectué d'ici quatre à cinq jours, je partirai, emmenant avec moi mon filleul et cet excellent ami Jeff Dickson.

— Trois seulement ?

— Oui, c'est bien suffisant.

— Mais qui s'occupera du ménage ? Car enfin, vous ne passerez pas votre temps uniquement à étudier ? Croyez-vous qu'une femme n'aurait pas sa place dans votre... à propos, comment appelez-vous cet appareil ?

— Le *Météore*, répondit le professeur Bénac en souriant. Mais je vois où vous voulez en venir. N'insistez pas, l'expérience est trop dangereuse pour que nous nous permettions d'emmener avec nous une femme.

— Fût-elle aussi charmante que vous, miss Mabel, ajouta Richard.

Avec une moue presque enfantine, la jeune Anglaise se contenta de hausser les épaules en déclarant :

— Comment voulez-vous être présentables lorsque vous arriverez chez les Martiens ? Croyez-vous que ces gens-là auront une bonne impression des Terriens lorsqu'ils verront vos pantalons en accordéon et vos cols froissés ? Non, décidément, je ne vous vois pas devant la reine des Lunaires.

— Des Sélénites, rectifia Bénac, si Sélénites il y a, car rien ne prouve, à l'heure actuelle, que notre satellite soit habité.

À cet instant, le jeune mécanicien Georges Barral, appelé Ficelle par tous ses compagnons, se fit annoncer, et aussitôt entré, après qu'il eut salué tout le monde, s'adressa directement au professeur Bénac :

— Tout est paré, patron. J'ai même apporté une paillasse pour dormir cette nuit dans l'engin, et je vous donne ma parole que personne ne viendra mettre le nez dans le *Météore*.

— Merci, mon brave Ficelle. Je ne sais comment te remercier pour tout ce que tu as fait. Mais j'aurais encore besoin de toi ces jours-ci, car il faudra que tu t'occupes avec ces messieurs du ravitaillement.

— Entendu, patron ; alors, c'est vrai, vous allez faire ce grand voyage ?

— Comment le sais-tu ?

— Eh ! on a des oreilles, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas moi qui irai dévoiler votre secret, soyez-en certain.

— Je le sais bien ! N'oublie pas de vérifier ce soir les fermetures de la grande porte du hangar.

— Entendu, patron, et bonne nuit.

Curieux personnage que ce Ficelle ! Mince, mais musclé, les cheveux en désordre, avec une allure de titi, Ficelle, enfant trouvé, s'était fait lui-même, comme il le disait. Bricoleur, sachant tout faire, aussi bon menuisier que serrurier et électricien, il habitait seul et ne s'en plaignait pas.

Le professeur l'avait à son service depuis fort longtemps et s'était attaché à ce brave garçon. Ficelle n'était pas seulement son employé, c'était un peu son ami, et si Bénac avait essayé de l'instruire, en pure perte d'ailleurs, Ficelle était certes plus à l'aise avec un marteau à la main qu'avec un porte-plume.



## II

Le lendemain de cette petite fête intime, le professeur Bénac prenait la parole, à neuf heures, devant une assemblée de savants, dont quelques-uns étaient venus de très loin pour l'entendre et savoir enfin s'il ne s'était pas illusionné sur ses théories hardies.

Mais une heure à peine après que Bénac eut exposé ses découvertes, et surtout lorsqu'il eut annoncé qu'il était en mesure d'en donner les preuves, ce fut du délire dans l'assistance.

— Oui, messieurs, ce que j'affirme, je puis aujourd'hui le prouver. Depuis dix ans, je travaille jour et nuit à la réalisation de mon projet, et dans quatre jours, c'est-à-dire le 10 octobre, je m'élancerai, avec deux de mes compagnons, à la conquête de Mars.

» Oui, j'ai tenu secrètes jusqu'à aujourd'hui mes recherches mais je puis maintenant vous en donner les détails. Mon appareil, que j'ai baptisé le *Météore*, n'est pas conçu comme vous seriez tenté de l'imaginer, suivant les caprices des romanciers plutôt enclins à écrire des histoires invraisemblables qu'à respecter les réalités scientifiques. Oh, je sais !

certains ont voulu créer des appareils qui partaient soi-disant par déflagration d'hydrogène atomique. Connaissez-vous, messieurs, ces déflagrations atomiques ? D'autres ont voulu faire partir leurs héros au moyen de fusées. Il faudrait être un naïf pour croire cela car, enfin, quelle quantité d'explosif faudrait-il emporter avec soi ? Messieurs, n'oubliez pas que pour s'affranchir de l'attraction terrestre par hydrogène atomique ou par fusée, c'est-à-dire par choc violent, il faut s'élancer dans l'espace à plus de 11,80 mètres à la seconde ; comment voudriez-vous qu'un organisme puisse résister au choc du départ ? Même Jules Verne, devant le génie duquel je m'incline, a cherché à nous expliquer à sa manière comment il serait possible d'éviter l'écrasement des astronautes... Rien ne résisterait à un départ aussi violent. Le choc aurait pour résultat non seulement l'écrasement des passagers, mais encore la déformation totale de l'appareil lui-même.

» Non, messieurs, il fallait trouver quelque chose et ce quelque chose, je l'ai trouvé !

Un silence accueillit ces paroles et un scepticisme général fit place à l'enthousiasme précédent.

Le professeur Bénac était-il devenu fou ? Des sourires erraient sur les visages de ses nombreux collègues.

Mais le savant poursuivait :

— J'ai trouvé, messieurs, après de nombreuses

recherches, un métal, un métal nouveau à base de radium, dont vous me permettez, pour l'instant, de taire la composition. Ce métal, soumis à une influence électrique dont je tairai également l'intensité, ce métal, dis-je, a la propriété essentielle d'être attiré par le Soleil, ou plutôt par les rayons infrarouges de notre astre qui, jusqu'à maintenant, étaient plutôt néfastes à notre organisme, et qui, par un juste retour des choses, deviennent nos alliés.

» En un mot, ce métal peut rester immobile à ma volonté, à n'importe quelle hauteur, et sa vitesse de translation est supérieure à trente kilomètres/seconde, et encore, messieurs, je crois être modeste, car je pense trouver dans l'éther qui nous environne des champs d'action me permettant d'atteindre une plus grande vitesse. Ainsi notre départ se fera à une vitesse réduite afin d'habituer nos organismes, puis, insensiblement, nous l'augmenterons pour atteindre notre maximum ; et s'il nous plaît de nous arrêter entre la Terre et la Lune – nous en tenterons même l'expérience – nous pourrons le faire, même si nous sommes encore dans le rayon d'attraction terrestre.

» À vos sourires, je comprends aisément ce que vous pensez.

» Quel poids aura mon appareil ? Je sens que je vais vous étonner. Le *Météore* pèsera deux cents tonnes. J'emporte avec moi tout ce qui est nécessaire

à la vie terrestre, car je n'ai aucune illusion sur les mondes que je vais visiter.

» Sont-ils habités ? Je n'en sais rien. En tout cas, je suis à peu près certain que la Lune ne l'est pas, car vous savez comme moi que la Lune est un astre mort, où l'atmosphère n'existe pas, et où il n'y a par conséquent pas d'eau, donc, pas d'existence humaine comme nous la comprenons.

» Je ne m'étendrai pas davantage, mes chers collègues, car vous connaissez aussi bien que moi toutes les théories émises sur ce sujet. Est-ce celui-ci ? Est-ce celui-là qui a raison ? Personne ne le sait. Dieu seul connaît ce secret, mais bientôt votre collègue le professeur Bénac, vous renseignera d'une façon certaine.

» Je vais donc vous donner rendez-vous pour le 10 octobre à huit heures au champ d'aviation du Bourget, où aura lieu mon départ pour Mars, avec, comme première escale, la Lune.

Des voix se firent entendre. Un brouhaha intense parcourut l'assistance.

— Pourquoi pas, après tout ?

— Mais c'est absolument impossible, voyons !

— Il est fou !

Borsen, le grand savant suédois, se leva, et son autorité imposa silence à tous.

— Professeur Bénac, nous saluons en vous l'incarnation de la science pure, et je crois être l'interprète

de tous mes collègues en vous disant : « Nous avons confiance en vous. Partez à la conquête des mondes. Vous serez le premier à avoir tenté le rêve qui depuis toujours hante l'esprit des hommes.

» Et si vous pouvez, dans quelques jours ou dans quelques mois, planter le drapeau de votre pays sur ces mondes lointains, ce sera non seulement la France qui sera fière de vous, mais la Terre entière.

À cette péroraison, le congrès tout entier fit une ovation au professeur Bénac, qui, les yeux humides, accompagné de son fidèle Richard, quittait l'assemblée.

Deux heures plus tard, par les soins de Jeff Dickson, tous les journaux de France, d'Amérique et des pays les plus lointains, mettaient leurs lecteurs au courant de la « folle entreprise », comme ils l'appelaient, du savant français.

Mais un événement imprévu devait modifier les projets de Bénac, de Dickson et de Richard.

Miss Mabel, qui, depuis la veille, ne tenait pas en place, s'était décidée, tout à coup, à parler franchement au professeur :

— Monsieur Bénac, disait-elle, vous ne pouvez pas partir ainsi. Trois hommes, c'est bien joli, mais une femme est indispensable. Oh ! ne vous inquiétez pas, je me ferai toute petite, et pendant que vous observerez les astres, ou pendant que vous travaillerez l'œil à la lunette, je ferai votre ménage. Je viens

d'apprendre que mon père est ruiné, je ne puis continuer mes études à Paris. Voyons, monsieur Bénac, n'aurez-vous pas pitié de moi ?

Elle sut si bien plaider sa cause, Richard s'improvisant son avocat, que Bénac, à bout d'arguments, finit par lui dire :

— Eh bien ! d'accord, soit, mais je tiens à vous avertir que je ne veux ni pleurs ni crises de nerfs... S'il en était autrement, je vous débarquerais à la première escale, ajouta-t-il en riant.

Se jetant à son cou, Mabel Peterson remercia le savant.

— Oh, merci, professeur, et maintenant, laissez-moi m'occuper de la question garde-manger.

— Ficelle ne l'entendra pas de cette oreille... je vous préviens.

— N'ayez donc aucun souci, riposta celui-ci. Je ne sais pas si les habitants de la Lune aiment la bonne chère, mais dans le cas où ils auraient l'impolitesse de ne pas vous inviter, j'ai déjà emmagasiné tout ce qui peut être utile.

Jeff Dickson, tout en félicitant Mabel, se hâta, en bon journaliste qu'il était, de téléphoner à son journal la nouvelle du départ de la jeune Anglaise.

Seul, don Alfonso ne disait rien.

\* \* \*

Les quatre jours suivants furent employés à

emmagasiner dans le *Météore* tout ce qui était nécessaire à l'alimentation et au confort des passagers.

Richard s'occupa lui-même de la vérification et du bon état des appareils.

Dickson, en homme pratique, se chargea de l'arsenal qu'il se proposait d'embarquer.

Quant à Mabel, « la cambuse », comme elle disait, serait toujours bien garnie.

Le professeur Bénac avait l'œil à tout, et tenait à ne rien laisser au hasard. Tout avait été minutieusement vérifié, et rien, maintenant, ne pouvait les empêcher de prendre le départ.

Mais la veille, les astronautes furent obligés de sacrifier à la publicité.

Une foule énorme les acclama devant leurs fenêtres, et le professeur Bénac dut prendre la parole :

— Oui, mes amis, demain matin nous allons partir pour la Lune. Notre appareil s'élèvera d'abord lentement, puis, grâce au métal spécial dont il est recouvert, nous irons vers Phébé à la vitesse de onze mille mètres à la seconde, et si cela nous plaît à plus de trente mille.

» Toutefois, comme les routes du ciel sont encore inconnues et comme aucune carte n'a été dressée, nous marcherons à une vitesse réduite afin de ne pas nous heurter à ces astéroïdes qui pullulent dans le ciel, astéroïdes qui, ne l'oublions pas, sont au nombre

de soixante mille environ.

» En marchant à dix kilomètres/seconde, je compte atteindre notre satellite en dix heures quarante minutes, car celui-ci se trouve en ce moment à trois cent quatre-vingt-quatre mille kilomètres de la Terre. Son « faubourg », comme disent certains de mes collègues.

» Peut-être mettrons-nous plus de temps, car il se peut que nous fassions quelques expériences, en cours de route, expériences du plus haut intérêt scientifique, mais douze heures au plus tard après notre départ, nous « alunirons ».

Il ne put en dire davantage, tellement l'enthousiasme populaire était à son comble.

— C'est vrai que c'est si loin que ça ? demanda Ficelle au professeur Bénac.

— Oui, mon petit, mais encore cela n'est rien, comparé à la distance de la Terre au Soleil.

— Vous savez, moi, ces choses-là...

— Je vais te donner une idée. La distance de la Terre au Soleil est d'environ 149 500 000 km. Et le diamètre du Soleil est 109 fois celui de la Terre.

— C'est grand !

— Oh, oui, très grand.

— Ensuite ?

— Son volume est 1 301 000 fois plus grand que celui de la Terre ; en revanche, sa masse est seulement 322 000 fois supérieure à celle de la Terre. Le



Soleil est donc relativement léger.

— Moi, vous savez, tous ces chiffres, ça m'impressionne.

— Je continue, mon petit, c'est un sujet qui m'intéresse tellement. La rotation du Soleil s'effectue en vingt-cinq jours terrestres, elle est donc assez lente. Cela est la rotation réelle. Mais en apparence, elle se trouve portée à vingt-sept jours, car elle s'effectue dans le même sens que le déplacement de la Terre autour du Soleil. En conséquence, la Terre s'est avancée sur son orbite lorsque le Soleil a fait un tour sur lui-même. Donc un point déterminé ne peut revenir en face de nous, nous rattraper, qu'après un supplément de parcours, exactement comme la grande aiguille d'une montre qui ne rattrape la petite qu'après une heure plus cinq minutes.

— Cette fois j'ai compris.

— Et si tu veux savoir quel est l'éclat de la lumière du Soleil, je te dirai qu'il est de l'ordre de 20 000 quadrillions de bougies.

— Mince d'illumination !

— Sa température est de 6 500 degrés environ à la surface. Vers le centre, on pense qu'elle doit être de cinq à six millions de degrés.

— Je vous admire de savoir tout ça.

— Je vais même t'apprendre autre chose. Ficelle. La lumière, qui parcourt 300 000 km à la seconde, met huit minutes dix-huit secondes pour nous arriver

du Soleil.

— Et un avion, qu'est-ce qu'il mettrait ?

— À mille kilomètres à l'heure, il mettrait dix-sept ans, vingt-quatre jours et quatre heures.

— Et un train, alors ?

— À cent kilomètres à l'heure, il lui faudrait 170 ans 241 jours et 16 heures.

— Et moi donc ?

— À cinq kilomètres à l'heure, il te faudrait 3 413 ans, 88 jours et 8 heures.

— J'aime mieux ne pas essayer.

— Un obus de 75, qui parcourt 555 mètres à sa première seconde, mettrait, s'il conservait cette vitesse de façon constante, 8 ans 194 jours et 14 heures.

— On aurait le temps de le voir venir.

— Veux-tu encore d'autres exemples, Ficelle ?

— Oui, je trouve que c'est intéressant, mais je ne sais pas si je pourrai le retenir.

— Si on te donnait un sou par mètre parcouru de la Terre au Soleil, tu gagnerais 7 milliards 475 millions.

— C'est ça qui serait chic.

— S'il fallait écrire en chiffres tous les nombres de 1 à 149 500 000 km, mètre par mètre, soit 149,5 milliards de nombres, à la vitesse moyenne de 5 secondes par nombre, il faudrait plus de 23 703 ans. Et s'il fallait écrire ces mêmes nombres à la suite,

avec une moyenne de deux centimètres de longueur par nombre, ce qui serait un strict minimum, il faudrait une feuille de papier longue de 2 990 000 kilomètres, soit 75 fois le tour de la Terre à l'Équateur. Si l'on écrivait tous ces nombres sur des cahiers d'écolier de cent pages, il faudrait, à raison de six nombres par ligne, et 25 lignes à la page, soit 150 nombres à la page, environ un milliard de pages, soit dix millions de cahiers.

— Heureusement que c'est vous qui me le dites, patron, sans ça, je ne l'aurais jamais cru.

— Et maintenant, mon brave Ficelle, je te laisse à ton poste, je vais prendre un peu de repos. Que tous ces chiffres ne t'empêchent pas de monter une bonne garde.

— N'ayez pas peur, je suis un peu là.

Et Ficelle se dirigea vers le hangar où avait été remis le *Météore*.

### III

Il inspecta machinalement les quatre étages du merveilleux appareil.

Tout était en ordre, rien ne manquait.

Satisfait de son inspection, il redescendit dans la salle des machines, et s'allongea, tout habillé, sur sa pailleasse. Son imagination était surexcitée.

Ah ! comme il aurait voulu, lui aussi, faire partie de l'équipage ! Comme il enviait le sort de Richard, si savant, de Dickson, si entreprenant, de Mabel, si persuasive !

Tout en pensant à cela, le sommeil le gagnait. Bientôt, ses paupières battirent, et il s'apprêtait à s'abandonner au sommeil lorsque, dans une demi-inconscience, il crut percevoir un bruit insolite.

La porte du sas, qu'il croyait avoir fermée, venait de s'ouvrir. Était-ce un rêve ? Pourtant le bruit s'accroissait, et une ombre paraissait dans l'encadrement du panneau.

D'un bond, Ficelle se leva, alluma le grand plafonnier, et reconnut avec stupéfaction dans le visiteur nocturne don Alfonso.

— Que voulez-vous ?

— Chut ! mon bon Ficelle, c'est pour toi que je viens... J'ai quelque chose à te dire, et, comme je te sais assez intelligent, je suis certain que nous allons nous entendre.

— Je vous écoute.

— Voilà, en quelques mots. Je tiens à faire partie du voyage. Je n'ai pas osé le demander au professeur Bénac. Je voudrais partir à son insu, car, une fois le départ effectué, le professeur n'osera pas me débarquer. Écoute ! Laisse-moi me cacher dans le *Météore*. Je t'offre dix mille francs pour que tu tiennes ta langue. Es-tu satisfait ?

— Je refuse, don Alfonso. Pour qui me prenez-vous ? Croyez-vous que, pour dix mille francs, je vais trahir mon bienfaiteur ? Sortez sans attendre et soyez heureux si demain je ne parle de votre visite à personne. Allez, ouste, du champ ! du champ !

Et, joignant le geste à la parole, Ficelle empoignait déjà don Alfonso par les revers de son veston, lorsque celui-ci, d'un formidable coup de poing, l'envoya les quatre fers en l'air.

Cela permit au Brésilien de sortir son revolver et d'en menacer le jeune homme. Mais Ficelle n'était pas homme à se démonter aussi rapidement.

— Ah ! Monsieur aime la bagarre ! Allons-y !

Et, se jetant tête baissée dans les jambes de don Alfonso, il le fit basculer. Tous deux roulèrent sur le

plancher capitonné du *Météore*.

Dans sa chute, le Brésilien avait laissé échapper son arme, mais, grâce à sa robustesse, il parvint à se relever le premier.

Il avait affaire à forte partie. Sous son apparence chétive, Ficelle possédait des bras bien musclés et surtout un courage à toute épreuve, et bientôt don Alfonso dut reculer, car les directs, les uppercuts et les coups de chausson pleuvaient dru sur lui.

Ayant enfin réussi à se dégager, le Brésilien tenta d'ouvrir la porte du *Météore*, mais celle-ci s'était refermée automatiquement, et don Alfonso emprunta l'escalier de fer qui conduisait au premier étage. Ficelle, vite relevé, s'élança à sa poursuite en proférant toutes les injures empruntées à son langage de gavroche.

La poursuite continua jusqu'au quatrième étage. Et force fut à don Alfonso d'accepter le combat, mais, avant que l'un d'eux ait pu esquisser le moindre geste, la trappe qui leur avait donné accès s'était refermée avec un bruit sourd. Ils cherchèrent à l'ouvrir. Mais comme aucun d'eux ne connaissait les secrets du *Météore*, ils devinèrent qu'ils étaient condamnés à rester dans cette pièce jusqu'au moment où Bénac et ses amis auraient besoin d'y venir.

Ficelle, le premier, reprit son assurance.

— Eh bien, mon vieux, vous en avez fait, du joli !

Nous voilà maintenant en prison. Si encore il y avait de quoi manger ! Enfin, patientons et espérons qu'avant le départ, Bénac viendra une dernière fois vérifier l'appareil. Et si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de vous tenir tranquille jusque-là.

Les deux hommes étaient en effet prisonniers, et nul au monde, à part le professeur Bénac, ne pouvait les délivrer.

Toujours surveillé par Ficelle, don Alfonso prit le parti de rester tranquille en s'allongeant à même le parquet.

Combien dura cette attente ? Ils ne s'en rendirent pas compte, mais le jour était à peine levé lorsqu'ils eurent la sensation que leur habitacle remuait.

Ficelle et don Alfonso se levèrent d'un bond.

— Ma parole, fit le Brésilien, nous partons... Ce n'est pas possible, voyons.

Et les deux hommes, tambourinant de toutes leurs forces sur les parois de leur prison métallique, se mirent à hurler :

— Hep... Holà... Entendez-vous ?... Nous sommes là... ne partez pas encore...

Mais les coups et les cris furent sans effet. Ni Bénac, ni Richard, pas plus d'ailleurs que Mabel et Dickson ne perçurent les appels des deux prisonniers.

\* \* \*

Le professeur Bénac et ses compagnons, qui depuis huit heures étaient venus prendre possession du *Météore*, étaient affairés autour des appareils multiples composant le tableau de bord.

Tous parlaient à la fois. On sentait en eux une excitation extrême et l'énervement était général.

Ils n'avaient même pas remarqué l'absence de Ficelle. À peine si Richard avait fait cette réflexion en ouvrant la porte du *Météore* :

— Tiens, Ficelle est déjà parti, c'est étonnant !

Et Jeff Dickson d'ajouter :

— Il a même oublié son revolver. Nous le lui rendrons au moment du départ.

Et, sans plus s'occuper de ce petit incident, l'équipage se tint aux ordres du professeur Bénac.

Celui-ci, tout occupé à la vérification dernière des appareils du bord, commanda :

— Chacun à son poste. Nous allons nous rendre au Bourget où tout Paris nous attend déjà. Ce sera l'affaire de deux ou trois minutes. Inutile de fermer la porte. Nous profiterons jusqu'au dernier moment de notre atmosphère.

Sans secousse, et comme mû par une force invisible, le mastodonte qu'était le *Météore* s'éleva doucement dans les airs. Ses deux cents tonnes semblaient être, dans les mains du professeur, plus légères qu'une plume, et, lentement, après avoir décrit quelques courbes au-dessus de la villa, le



*Météore* se dirigea vers le terrain d'aviation du Bourget.

Là, une foule immense qu'on eût pu évaluer à plus de cent mille personnes accueillit par des hourras et des bravos l'équipage de l'appareil interplanétaire, et lorsque le professeur Bénac immobilisa son *Météore* à plus de cent mètres au-dessus du terrain, ce fut du délire. Les musiques militaires ne pouvaient dominer ce vacarme assourdissant, et c'est à peine si l'on pouvait reconnaître les accents de l'hymne national français.

— C'est de la folie, disaient les uns.

— Pensez-vous, répondaient les autres. Bénac est extraordinaire !

— Reviendront-ils ? Que Dieu les protège !

Ce fut un silence général lorsque, lentement, le *Météore* s'approcha du sol sur lequel il se posa délicatement. Les services d'ordre, renforcés pour la circonstance, eurent toutes les peines du monde à contenir la foule qui se ruait vers l'appareil.

Au nom de l'Académie des sciences, le professeur Lingeron tint lui-même à venir faire ses adieux au professeur Bénac et à ses compagnons.

Le moment était émouvant.

— Messieurs, au nom de la nation française, et au nom de tous les pays civilisés, je viens vous souhaiter la réussite de votre entreprise. La science est fière de votre découverte. Nous sommes persuadés que vous

réussirez dans votre tâche et que bientôt vous reviendrez parmi nous, après avoir montré aux êtres qui peut-être peuplent ces mondes inconnus que les Terriens ne pensent pas qu'à s'entretuer, mais aussi à chercher ce qui peut être utile et profitable aux êtres vivants. Messieurs, tous nos vœux vous accompagnent.

Tout ému, le professeur serra les mains de son collègue, et prit à son tour la parole devant le micro qu'on lui présentait.

— Au nom de tous mes compagnons et au mien, je vous remercie de tous vos souhaits. Nous allons maintenant quitter une Terre qui nous a vus naître et sur laquelle nous avons connu nos joies et nos peines.

» Si Dieu le veut, nous reviendrons peut-être un jour, et ce jour-là, la science humaine aura fait un pas de plus, et soulevé un coin du voile qui cache les mystères de l'infini.

» Notre voyage durera près d'un an. J'emporte avec moi tout ce qui est nécessaire. Toutefois, j'espère me ravitailler en cours de route, car, quoi qu'en disent certains savants, il n'y a pas que la Terre qui soit habitée. Il serait inadmissible que, dans notre Système Solaire qui comprend neuf planètes et plus de soixante mille astéroïdes, lesquels, ne l'oublions pas, sont des terres en miniature, seul notre globe soit habité.

» Que la vie soit différente sur Mars, sur Saturne

ou sur Vénus, cela est très probable. Que la faune et la flore se développent diversement, cela se conçoit encore, mais que la nature ait mis la vie dans toute sa beauté et toute son horreur rien que sur la Terre, et le vide et le néant ailleurs, cela, je ne puis le supposer.

» Comme je l'ai déjà déclaré, ma première escale sera la Lune. Je ne compte pas y trouver des Sélénites. Mais sur Mars ? Est-ce que cette planète si discutée ne posséderait pas une civilisation semblable à la nôtre, sinon plus avancée ? Messieurs, je connais vos arguments. Si les Martiens, d'après certaines théories, étaient plus avancés que nous, comment n'auraient-ils pas découvert, bien avant nous, un appareil capable de nous joindre ? À cela, je ne répondrai pas pour l'instant, mais j'ai ma conviction.

» Dans un an, à moins d'événements imprévus, nous reviendrons parmi vous vous apporter des preuves tangibles de ce que j'avance aujourd'hui.

» Je le répète avec force : je crois à la pluralité des mondes.

» Pour l'instant, nous pourrions nous élancer à plus de trente mille mètres/seconde, mais nous préférons aller plus lentement, afin de reconnaître la voie qui plus tard sera suivie par des milliers et des milliers d'astrobuses.

» Nous emporterons avec nous un appareil de radio qui nous permettra de rester en relation avec

vous, mais je doute que celui-ci puisse émettre assez puissamment lorsque nous serons sur la planète Mars, et encore moins sur Pluton, si toutefois nous arrivons à elle, car cette planète se trouve à six milliards deux cents millions de kilomètres du Soleil, alors que notre Terre ne s'en trouve qu'à cent quarante neuf millions et demi.

» Et maintenant, l'heure est venue où nous allons pénétrer dans le *Météore*, fermer hermétiquement notre porte, mettre nos appareils en marche, en un mot nous isoler complètement de la Terre, et emporter avec nous les trois couleurs de notre pays. Nous comptons d'ici peu les faire flotter non seulement sur notre satellite, mais encore sur les mondes connus et inconnus.

» Vive la France, et vivent nos amis américains qui m'ont permis de réaliser cette expédition.

Le savant se tut et demeura un moment les yeux perdus dans le vague. La foule avait écouté ses déclarations dans un silence religieux.

Dès que Bénac eut terminé son petit discours, une clameur assourdissante s'éleva de la foule enthousiaste. Les gens levaient les bras en l'air, certains agitaient des drapeaux tricolores, dont ils avaient eu la délicate attention de se munir, et tout le monde criait, et applaudissait frénétiquement. Les « Vive Bénac », les « Vive la France », tout cela n'était qu'un seul cri.

Bénac était ému par cette manifestation vibrante et il sentit des larmes perler à ses yeux. Le professeur Lingeron s'avança vers lui, et les deux amis échangèrent une fraternelle embrassade.

Bénac donna ensuite l'ordre d'entrer dans l'appareil. Tour à tour, Jeff, Mabel, Richard pénétrèrent dans le *Météore*. Bénac ne tarda pas à les suivre et referma la porte sur lui.

Le savant s'empressa de vérifier avant toute chose si l'étanchéité était parfaite, car c'était la précaution la plus importante. Dans le vide, le moindre contact avec l'extérieur pouvait provoquer l'asphyxie des êtres, et l'éclatement des vaisseaux sanguins.

Richard avait pénétré dans la salle des machines et s'était installé au poste de commande. Son visage était calme et grave, et il regardait attentivement son parrain, attendant patiemment les ordres que celui-ci n'allait pas manquer de donner.

Mabel prit soudain un air étonné, en ouvrant tout grands ses yeux. Puis, tout naturellement, comme si elle se fût trouvée dans un véhicule quelconque, elle s'écria :

— Je m'étonne que ce brave Ficelle ne soit pas venu nous voir avant notre départ. Pauvre garçon ! Il doit avoir mal au cœur de nous voir partir, et de ne pas nous accompagner ! Et don Alfonso ? Son absence est également inexplicable ! Il avait pourtant promis lui aussi de venir nous souhaiter un bon

voyage.

La jeune fille en prit son parti, haussa légèrement les épaules et conclut philosophiquement :

— Bah ! Ils seront là l'année prochaine pour nous accueillir à notre retour.

La voix impérative de Bénac coupa court à toute discussion.

Il demanda :

— Prêt ?

— Prêt ! répondit simplement Richard.

— Contact !

Le moment était pathétique. Collés aux hublots de l'appareil, Mabel et Jeff Dickson virent tout à coup la Terre fuir sous leurs pieds...

(...)